

PIERRE BERGÉ

**L'ART  
DE LA PRÉFACE**

anthologie

*nrf*

GALLIMARD

## L'ART DE LA PRÉFACE

PIERRE BERGÉ

L'ART  
DE LA PRÉFACE

anthologie

*nrf*

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage  
trente exemplaires sur vélin pur fil  
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 30.*

© Bordas, 1949, pour la préface de Jean Giono  
à l'Illiade d'Homère.  
© Éditions Gallimard, 2008.

*À Pierre Thoretton*



## AVANT-PROPOS

Du plus loin qu'il m'en souvienne, j'ai toujours aimé les préfaces. La première que j'ai lue est celle de Théophile Gautier pour *Mademoiselle de Maupin*. Elle n'est pas dans ce livre parce qu'elle serait trop longue, mais je ne l'ai pas oubliée. C'était la première fois que j'étais confronté à cette idée de l'art pour l'art qui devait depuis me poursuivre. Je peux dire la même chose et pour les mêmes raisons de la préface de Marcel Proust à *La Bible d'Amiens* de Ruskin. Si j'ai choisi d'intituler cette anthologie *L'art de la préface*, c'est bien pour montrer qu'une préface n'est pas un texte ordinaire : hommage d'admiration à l'auteur, explication de texte, recherche attentive du détail. C'est tout cela à la fois et beaucoup plus encore. L'expression « c'est tout un art ! » trouve ici sa place. On peut être un bon écrivain et un mauvais préfacier, si le contraire n'est pas vrai. Les préfaciers réunis ici ont en commun d'avoir su s'effacer devant l'auteur, de l'avoir lu et relu, mais ils ne disparaissent pas pour autant et parfois font savoir qu'ils existent.

*L'Iliade* et *l'Odyssée* ! Qu'espérer de mieux comme préfaciers que Giono et Claudel ? Le premier livre écrit de Giono

ne s'appelait-il pas *Naissance de l'Odyssee* ? Quant à Claudel, son talent de dramaturge lui permet d'entrer de plain-pied dans l'univers d'Homère.

Comment ne pas prendre pour un plaidoyer pro domo les remarques de Gide sur Montaigne ? Gide qui en profite pour déclarer une fois de plus son admiration pour Goethe en affirmant « la supériorité de Goethe sur Montaigne ».

On pourra préférer Tzara qui nous livre, grâce à Villon, une des plus pertinentes et des plus brillantes études sur la poésie : « La poésie est un dépassement et une affirmation ; dépassement du langage, dépassement du fait, affirmation objective qui agit sur le monde comme facteur de transformation et d'enrichissement. »

Dans une préface élégante, où Jacques Perret ne cache pas ses opinions monarchistes, apparaît un Rabelais comme on l'aime. Celui qu'on a toujours imaginé : rabelaisien, en un mot. Savourons cette remarque de Perret : « C'est l'un des plus beaux convives de son siècle d'abondance. » Et aussi : « il nous prend par le revers du pourpoint, c'est un ami, c'est l'ami des hommes ». On le voit, Perret traite d'égal à égal avec Rabelais. En cela il est fidèle à son héros qui n'aimait rien moins que les distances.

Dans une préface brillante — trop ? — Paul Morand décrit la Fronde : « À l'origine, une explication entre *beatniks* d'alors, où les chaînes de vélo étaient des frondes. » Nous suivons ainsi les pas du cardinal de Retz, ses succès de tout ordre, sa chute, son exil, jusqu'à sa mort mystérieuse. Mais, comme le remarque Morand avec justesse, « ses

désastres politiques ont élevé son œuvre à la hauteur de Saint-Simon, de Chateaubriand ; ou presque. »

La préface de Jouhandeau aux *Caractères* de La Bruyère est la plus connue. Publiée en 1965, elle n'a pas pris une ride. Là encore, Jouhandeau voit sa propre image se réfléchir et cite même un passage des *Caractères* qui aurait pu, dit-il, servir d'épigraphe à un de ses livres.

Là où on ne l'attend pas, arrive Camus qui présente Chamfort avec lequel il prend d'emblée ses distances et finit par brandir ses convictions sociales : « L'art est le contraire du silence, il est l'une des marques de cette complicité qui nous lie aux hommes dans notre lutte commune. »

« *Vathek*, conte oriental, par William Beckford, est aujourd'hui donné au public français pour la première fois. » C'est la voix unique de Mallarmé reconnaissable entre toutes qui nous avertit et qui enroule sa prose gothique autour de ce texte écrit en français, publié pour la première fois en 1787, à l'occasion de la nouvelle édition de 1876 et qui ne craint pas de louer « une prose, qui plus souvent annonce Chateaubriand, peut honorer aussi cet autre nom, Beckford ». Excusez du peu !

Un vétéran de la biographie, André Maurois, se penche sur Las Cases, et son *Mémorial*, mais en fait sur Napoléon. On peut regretter de ne trouver aucun mot sur l'auteur, ses origines, ses faits militaires. En revanche, Maurois dessine parfaitement l'empereur déchu et rapporte ses propos avec pertinence. Concluons avec lui : « Napoléon, en ses jours de plus grande lucidité, savait bien que Sainte-Hélène était,

de son histoire, le sordide, le sublime, l'indispensable épilogue. »

« Je ne sais si un écrivain s'est jamais mieux proposé à nous, et de façon plus variée », nous dit Marcel Arland en conclusion de ses deux préfaces. L'une à *Adolphe*, l'autre à ce chef-d'œuvre endormi pendant près de cent cinquante ans, *Cécile*. L'analyse est fine, précise, et c'est avec justesse qu'il admire « Benjamin Constant, dont la seule patrie fut la lucidité ».

« Dès que Chateaubriand paraît, sur son terrain il est seul », affirme Julien Gracq dans une magnifique préface aux *Mémoires d'outre-tombe*. Il est peut-être celui qui, avec Fumaroli, a le mieux percé le mystère du vicomte et on ne peut s'empêcher d'être ému lorsqu'il avoue en conclusion : « Nous lui devons presque tout. »

Valéry n'est pas à l'aise avec Stendhal mais il ne peut l'éviter. Il lui reproche l'intrigue de ses livres, regrette qu'il ne se soit pas « donné au théâtre » et l'appelle « le moins sot des auteurs illustres ». Il n'aime pas son Journal, « qui se confesse ment », et encore moins l'utilisation de mots anglais et italiens qui est, à ses yeux, une « comédie de cryptographie ». Mais quelle étude intelligente !

Le « piéton de Paris » — Léon-Paul Fargue — nous livre davantage un témoignage qu'une étude. Il a rencontré Verlaine. Il en parle avec intelligence, il a tout compris de son poète et le dit d'une manière bouleversante. Bien sûr, « il restera Verlaine », « ce passant grotesque et somptueux (qui) était un ambassadeur des opprimés et des offensés ». Verlaine qui « fut un être noble et sacré ».

Encore Fargue, mais comment résister lorsque c'est d'Hugo qu'il s'agit ? Hugo qu'il compare à un Père Noël qui aurait « déposé des jouets dans les souliers de la littérature ».

La plus surprenante préface est probablement celle de Maurice Barrès à *Monsieur Vénus* de Rachilde. Qu'ont-ils de commun, ces deux-là ? Souvenons-nous que Rachilde, née en 1860 dans le Périgord, écrivit son livre en 1884. Publié d'abord en Belgique, il valut à son auteur deux ans de prison avant d'être réédité en 1889 avec notre préface dans laquelle on apprend que « Rachilde naquit avec un cerveau en quelque sorte infâme, infâme et coquet ».

Curieuse préface que celle de Malraux au livre de Maria Van Rysselberghe dans laquelle il parle surtout d'André Gide. On apprend toutefois — et merci à Malraux de le révéler — que Gide avait un peu de mal avec ses livres : « J'ai beaucoup de peine, me dira-t-il avec un peu d'humour, à suivre ces récits (il s'agissait des miens), parce que je ne sais jamais qui est avec qui, ni qui gagne et qui perd. » On regrette que Gide ne se soit pas davantage étendu sur l'œuvre de Malraux.

Voici celui qu'on attendait : Marcel Proust qui commit une préface à un livre de Paul Morand. De qui parle-t-il ? D'Anatole France auquel il rend un étrange hommage, de tout et de rien, mais de Morand très peu. Il n'aime pas son livre, hésite à le dire mais le laisse parfaitement entendre.

Toutes ces préfaces relèvent d'un choix. Choix que j'assume, naturellement. Il ne s'agit pas d'études ni d'explica-

tions de texte mais, à chaque fois, d'un écrivain qui ne cache pas son admiration, qui, non seulement ne s'efface pas devant l'auteur, mais d'une certaine manière l'affronte.

Ce sont ces joutes qui m'ont passionné. Il faut beaucoup d'art en effet pour se mesurer à ces phares dont parle Baudelaire sans être aveuglé par l'éclat de leurs feux. C'est ce qui m'a séduit et que j'ai voulu mettre en évidence. Il s'agit bien d'un « art de la préface ».

PIERRE BERGÉ

## Homère, l'*Iliade*

PRÉFACE DE JEAN GIONO, 1949

Je suis du côté des Troyens.

Les Grecs, qu'est-ce qu'ils cherchent ? Le bruit qu'ils font signifie quoi ? Qu'entendent-ils par *reprendre Hélène* ? Si c'est la reprendre comme on s'empare d'un objet (et la suite de l'aventure nous montrera qu'en effet c'était seulement ça), nous savons que c'est un jeu de dupes. Hélène est comme une charretée de pommes : elle perd son fruit à chaque cahot. Qu'en restera-t-il après qu'ils l'auront traînée sur les chemins raboteux de la mer ? Juste assez pour qu'elle aille finalement se pendre (ou qu'on la pende) à la branche noire d'une yeuse.

Ont-ils dénoncé ce but de guerre pour détourner l'attention d'un vrai but ? Non. Le tam-tam a bien été battu pour ça, dans les îles. Même Ulysse en a perdu la raison (ou tout au moins la prudence), qui lâche la proie pour l'ombre, lui le rusé. Même Achille a compris l'idiotie : il va se cacher sous les jupes des femmes (dirait-on *dans la vérité*, devant l'illusion de cette reprise de la femme perdue). À peine si c'est du boulot pour Ajax, ou pour les vieux croquants Nestor et Diomède, pour lesquels une guerre est toujours partie de campagne. Agamemnon, c'est le bouffi d'orgueil : du

moment qu'il s'agit de plastronner, il irait pieds nus (ou, plutôt, il y ferait aller les autres, pieds nus).

Ménélas, qu'en faire ? Admettons qu'il aime Hélène. Cette simple supposition sonne comme un mot de clown chez Shakespeare. Non, il n'aime pas. S'il aimait, il ne mobiliserait pas une armée. Les Grecs n'aiment pas. Ulysse va rester vingt ans éloigné de la femme qu'il a quittée jeune. Quand il la retrouvera, n'attendez rien que ruses : son cœur ne lui servira pas. Quand Agamemnon donne Iphigénie, il a un œil sur la flamme de ses mâts ; il a même le regard de ses deux yeux fixés sur la flamme de lin qui pend toute molle à la pomme de ses mâts. Ce qui lui importe, c'est le vent. Les Grecs n'aiment pas. Vous les verrez se passer les captives de main en main, comme des blagues à tabac. Et, comble de l'horreur, Achille n'aime pas Patrocle. Il fait du bruit, et du gros, mais un point, c'est tout.

Les Grecs n'aiment pas. C'est pourquoi, dans cette histoire, ils seront battus. C'est pourquoi ils vont avoir le sort de ceux qui n'aiment pas. Le destin va les leurrer de victoires furtives. Les dieux sont avec eux : périlleuse compagnie. La mer se laisse boire : fâcheux symptôme. La sagesse les conseille : irrémédiable désastre. Comment vivre après ces coups ? Ils habiteront un pays d'or et de poussière où la joie aura les narines sèches. Ils n'approcheront du lotos que dans une légende d'aveugle. Terrifiés des mystères de la lumière, ils seront avides de brumes et de cieux cimmériens. Ils seront sans mélancolie. Ils vaincront les Perses. À part quelque pâtre perdu au sommet du Taygète, ils auront des vies rapides, en spirale courte, au milieu des matières les plus précieuses du monde, et ils finiront dans l'immobilité de la gûpe, au sein de l'ambre.

Aux autres la douleur, les doux ruisseaux, le bocage

des larmes. Mais nous n'y sommes pas encore tout à fait ; nous ne sommes qu'au soir où, par-delà Ténédos, les voiles montent. Sur la plage solitaire d'Asie, des enfants écoutent des coquillages ; un palefrenier fait baigner ses chevaux ; un archer phrygien joue à lancer dans le vent des flèches empennées de plumes de coq ; des lavandières trempent dans l'eau de mer des tentures de pourpre pour les faire nacrer par le sel ; sur les tristes plaines dardaniennes, des cavaliers au pas promènent des troupeaux. Une flûte à eau du Caucase glousse derrière une dune ; le sable grince à travers les rameaux d'un ajonc maigre ; les mouettes crient dans le lointain, au-dessus de la ville. Là-bas, un marteau frappe sur une enclume. L'air sent la montagne et la mer comme la barbe des Scythes, et une petite fleur en forme d'étoile, rouge comme l'œil des lions, distille un parfum funèbre. C'est l'heure où les mornes steppes rêvent d'avoine sous le ciel lourd. La nuit, ayant levé ses grandes ombres au cœur des Himalayas, les précipite sur les routes de Perse. De chaque vallon du Taurus sortent les fourrageurs du crépuscule. Les guerriers de ténèbres qui ordonnent la gloire dans l'âme des hommes solitaires sont déjà debout dans tous les bosquets. Mille Hectors aux yeux tendres se penchent sur des berceaux. Mille Andromaque ouvrent leurs bras blancs dans la nuit. Mille Cassandres... car chaque Troyen est tout le palais de Priam. Du haut en bas des corps, Cassandre monte et descend les escaliers de muscles et d'os. C'est dans tous les fronts qu'elle clame, c'est dans tous les cœurs qu'elle promène ses pas lourds, c'est dans toutes les tempes qu'elle gémit. C'est au milieu de tous les regards qu'elle dresse son âpre présence. Chacun prévoit, chacun pressent, chacun sait. Sous ses outres, le porteur d'eau est plus bruisant de science que le chêne

de Dodone. Le cabaretier qui tue nonchalamment des mouches avec un torchon connaît mieux son avenir que la sibylle de Cumes. Le nomade des plaines désertes sait vers quoi irrémédiablement son errance l'entraîne. Tel qui caresse dans ses mains les sauvages chapelets d'opales ou qui ajuste à son visage un mince masque d'or sent, de science précise, approcher inéluctablement l'heure du renoncement. Et tel qui possède à peine le cuir de ses sandales sait qu'il devra marcher pieds nus pour rejoindre les champs Élysées.

Si vous voulez connaître Troie, imaginez un peuple qui n'a plus à sa disposition que le présent immédiat. Son passé n'est pas de l'histoire sur laquelle il puisse s'appuyer et prendre élan. C'est un immense jour morne et triste dans des déserts de pierrailles grises : c'est un immense déroulement d'ennui. L'avenir ? Tigre affolé de fringale et de soif qui circule à travers les dieux immobiles comme à travers de longs bambous indolents. Le cœur de chaque Troyen est un théâtre où Cassandre gémit, où les fils de Priam et d'Hécube s'interrogent. Rien ne vaut la raison des hommes tristes et sauvages pour composer le présent avec noblesse.

« Qu'Hélène s'en aille ! Elle ne vaut pas une goutte du sang le plus humble.

— Dans quelle arithmétique prendre les termes de comparaison entre la beauté et notre valeur propre ?

— Nous avons toujours vécu dans ces tristes plaines sévères. Notre cœur a supporté victorieusement pendant des siècles les fatigues du dénuement. Nous saurons continuer à vivre dans des horizons sans joie.

— Où en prendrons-nous désormais l'excuse ?

— Dans nos âmes où elle était.

— Nous y avons désormais Hélène !  
— *Frère, elle ne vaut pas ce que coûte sa conservation.*  
— Elle vaut la valeur que je lui donne.  
— Tu vas mourir pour un amour imaginaire.  
— Pour quoi d'autre crois-tu qu'on meurt ? Ils vivent vieux ceux qui se réservent pour le mérite. Si je n'honore pas la créature de mon cœur, qui honorerai-je ? La beauté d'Hélène est la mienne. Elle n'est pas venue de Grèce. Ce qui est venu de Grèce est un prétexte. C'est moi-même qui me donne mes raisons de mourir.

— Invente à partir de mieux, frère ! Celle-là ne peut que tromper et trahir. Tu n'auras pas encore engagé le combat qu'elle désirera les vaisseaux et la mer.

— Quel est ce bruit ?

— C'est Cassandre. Elle réclame dix mille yeux pour les remplir de larmes.

— Si l'honneur d'être moi-même *n'était pas mon but plutôt que la satisfaction de nos palpitantes passions, je ne voudrais pas qu'une seule goutte de sang troyen fût versée pour la défense d'Hélène.* Mais nul homme ne peut vivre dans le vide. En tout cas, moi, je ne le peux pas, qui suis homme. »

C'est l'heure où le soleil bulgare prend à revers les grandes voiles grecques. Les nefs débordent de chaque côté la noire Ténédos. Elles s'avancent dans les écumes comme des jeux de marsouins.

Elles soufflent des jets de vapeur comme des troupeaux de baleines. Elles se roulent dans l'eau, bouleversées comme des orages. Le couchant allume à leur bord l'éclat de l'éclair quand il frappe sur les boucliers et les larges épées.

Mais ce n'est pas de cette façon-là qu'il faut décrire la scène. Il y avait évidemment tout ce que je viens de

dire, mais il y avait aussi tout ce que je vais dire, et c'est le mélange des deux qui fait la grandeur de l'aventure.

À six heures du soir, il y avait toujours quelques voiles dans les parages de Ténédos. C'était l'heure favorable de la brise de mer. Mais, pendant trois soirs, il y eut un sacré remue-ménage. On aurait dit que tous les pêcheurs de sardines se donnaient rendez-vous. L'horizon était blanc de voiles qu'on voyait ensuite peu à peu grandir et entrer au vent de l'île. On entendait ensuite la nage de lourds avirons. On se dit : « Ce sont les Grecs ! Et qu'est-ce qu'ils se croient ? Ils vont en prendre pour leur grade. »

Il y avait plus de six mois qu'on renforçait avec des plaques de fer le bois des six portes de la ville et qu'on avait doublé les gâches. Les remparts étaient couronnés. On ramassa à la hâte les lessives étendues et l'on fit rentrer les gosses. C'était une bonne histoire de tripaille et de sang qu'on avait cherchée et enfin trouvée. Une de ces bonnes histoires qui font avancer le temps.

Pendant quelques jours ce fut fête. Tous les ateliers étaient fermés ; les boutiques et les bistrots faisaient des affaires d'or. C'étaient parloles et compagnie. On pouvait enfin dire à haute voix qu'on allait bientôt partir prendre un bon campement dans Athènes et Argos. Si, par malheur, quelqu'un avait parlé de rendre Hélène, on lui aurait fait son affaire en cinq sec, avec plaisir et raffinement. Quel bonheur d'arriver à des jours où l'on peut, enfin, tuer avec gloire !

La tristesse est une prison qui se resserre chaque jour. Elle étriquée, elle tasse, elle fait vivre à croupetons, elle fait poser le menton sur les genoux et entourer les jambes par les bras. Les murs bientôt collent à la peau. Il n'y a plus de vie que dans les désirs. Ils s'exaspèrent d'être aveugles. Les plaines

qui entourent Troie sont tristes, les plages sont tristes, la mer est triste, la ville est triste, les palais sont tristes : Hécube fait cinquante enfants comme si c'était là sa seule distraction. Vous verrez tout à l'heure Hector disant adieu à Andromaque.

Il va mourir. Il ne la quitte pas comme il quitterait une source de joie. Il la quitte comme on quitte une compagne de tristesse. Il dévoile brusquement l'envie qu'il a toujours eue de mourir.

Les désirs nés au sein de l'irréparable tristesse sont sans limites. Un archange se satisfait de rien. Un homme a besoin de tout. Que Cléarista jette des pommes : il y a à peine là de quoi s'échapper de soi pendant une minute. À Troie, on est loin encore des grands travaux que les hommes vont, pendant des millénaires, entreprendre pour essayer de se distraire. Ils ne connaissent encore que la seule distraction (celle qui, au bout du compte de la civilisation, va se révéler être l'unique) : tuer.

Tous ces hommes qui vont combattre dans l'*Iliade* ne font pas autre chose que se distraire. Les Grecs qui n'ont pas d'amour et les Troyens qui sont amour de la tête aux pieds emploient ici enfin leurs grands moyens de joie ; ils tuent. Ils tuent. Ils ne sont plus tristes ni secs. C'est l'unique porte de sortie. Voilà l'importance d'Hélène.

On n'a pas choisi une femme attendrissante, ou forte, ou héroïque. Ni Hermione, ni Andromaque, ni Iphigénie. Elles auraient fait l'affaire ; n'importe qui aurait fait l'affaire, mais le prétexte aurait été moins pur. Il aurait pu y avoir malentendu ou confusion à l'origine. On aurait pu craindre de la voir reprendre. On aurait pu se méprendre sur la radieuse joie du massacre ; on aurait pu croire que c'est pour elle qu'on se tue. Avec Hélène, on ne peut pas. Au point que

Troie, une fois prise, elle est le plus petit des butins et qu'on en parle à peine. Elle ne compte pas : elle ne sert que de machine des dieux. Elle est presque là comme une raison d'espérer malgré et contre tout. Les dieux ont l'air de dire : « Voyez, nous nous servons de la femme la plus infidèle qui soit : celle dont on peut toujours infailliblement compter sur la trahison, la femme sans honneur, sans cœur, sans amour, sans qualité, celle à qui nul ne peut s'attacher, celle qui par nature trompe. Et qui, finalement, ne trompera pas ; finalement ne pourra pas tromper dans l'essentiel, car elle donnera *le prétexte de la joie*. »

Personne ne la verra dans le lit de Pâris. On ne la verra qu'en train d'ouvrir les écluses de sang. Et ces écluses de sang une fois ouvertes, les fontaines de sang en train de hoqueter à pleins canons, les ruisseaux de sang en train de rafraîchir le désert des hommes, en train de faire se dresser les oasis ombreuses dans les cœurs désespérés, on ne la verra plus. Elle disparaîtra. Sa beauté nous est indifférente (à un point que, si on y pense et si on la prend pour quelque chose d'important, on ne comprend plus la bagarre). Hélène a beau passer et repasser sur les remparts de Troie, les combats n'ont rien à voir avec sa présence. Elle a bien ce qui lui est dû : elle ne compte pas. Les passages du poème qui parlent d'elle sont là pour les sots.

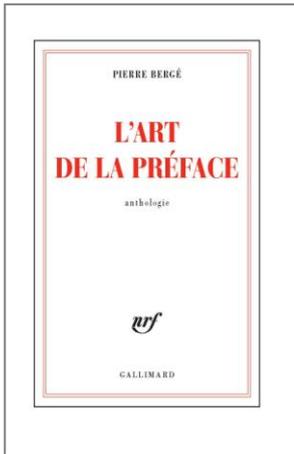
Un matin, les Grecs débarqueront sur les plages de Troie comme de gros crustacés, avec leurs pinces, leurs dards et leurs armures. Dix ans après, un soir, Troie flambra, illuminant les déserts de feux ardents, de cris et de râles. C'est ce que les Grecs appelleront gagner.

Ils retourneront en Grèce avec Hélène. Et ce sera la vie ménagère (avec naturellement Égisthe, Clytemnestre et les yeuses noires aux branches robustes si commodes pour

*Composition : CMB Graphic  
Achévé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, en octobre 2008.  
Dépôt légal : octobre 2008.  
Numéro d'imprimeur :*

ISBN 978-2-07-012281-3 / Imprimé en France.

**161313**



# L'art de la préface

## Pierre Bergé

Cette édition électronique du livre  
*L'art de la préface* de Pierre Bergé  
a été réalisée le 24 août 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070122813 - Numéro d'édition : 167344).

Code Sodis : N31827 - ISBN : 9782072403989  
Numéro d'édition : 223289.